

La Martinèche : hommage à Martin Nadaud

Daniel Dayen

Patrimoine

LE 26 JUIN 2010, à La Martinèche, commune de Soubrebost, a été inauguré l'espace muséographique Martin Nadaud dans les lieux mêmes où est né et décédé celui qui est devenu la figure emblématique des Creusois et le symbole de l'émigration temporaire maçonante qui a marqué l'histoire du département.

Évoquer Martin Nadaud, c'est avant tout faire référence aux *Mémoires de Léonard ancien garçon maçon*, ouvrage dont Maurice Agulhon a écrit dans son introduction à l'édition Hachette de 1976 qu'il s'agit là de « l'un des rares documents qui parlent de la vie et de la politique du peuple ». Ces *Mémoires*, en leur première partie, où l'auteur relate à travers sa propre histoire la vie des maçons creusois, tant à Paris que pendant leur séjour au pays, ont largement contribué à la formation d'une image quelque peu mythique et intemporelle de la migration. Mais Martin Nadaud, bien avant la parution de son ouvrage, était cependant un personnage connu en tant que personnage public, en tant qu'homme politique pionnier des lois sociales, avec cette originalité d'avoir donc été ouvrier maçon, avant de devenir représentant du peuple, puis, après les années d'exil, préfet de la Défense nationale, conseiller municipal de Paris, député et questeur de la Chambre, ce qui est bien, dans le contexte de l'époque, un destin tout à fait exceptionnel.

Il serait évidemment tout à fait aberrant de dissocier le maçon de l'homme politique. Il faut cependant bien reconnaître que l'infatigable défenseur de la classe ouvrière et le chantre des grands travaux sont bien moins connus que ne l'est le «Nadaud-pour-anthropologue», pour reprendre l'une des expressions de Maurice Agulhon. Et c'est cette lacune qu'a voulu, en priorité, combler le «musée» de La Martinèche, étant entendu que l'extension prévue du site, notamment par le biais d'expositions temporaires, pourra faire découvrir en profondeur des aspects trop ignorés du personnage et de son œuvre. Il y aura, par exemple beaucoup à tirer de sa correspondance active et passive, abondante et en grande partie encore inexploitée.

À La Martinèche, actuellement, on peut donc participer à un voyage en diligence et suivre le dialogue entre un banquier et un journaliste — animés de sentiments divergents — évoquant la vie de Martin Nadaud, que des panneaux replacent ensuite dans l'Histoire de France.



Dans le salon, on peut à la demande voir et entendre converser Nadaud avec Haussmann, Ludlow, Gambetta et quelques autres. On le verra ensuite s'enquérir auprès d'une jeune femme de ce que sont devenues aujourd'hui les institutions de son temps et où en sont les problèmes pour lesquels il avait lutté. Dans le jardin, on pourra écouter des extraits des *Mémoires de Léonard*.

Alors, pour préparer la visite, évoquons brièvement les grandes étapes de la vie du maçon-député.

Patrimoine

*

* *

Il était dans la nature des choses qu'en 1830, le jeune Martin Nadaud, âgé de 15 ans, prît le chemin de Paris pour, comme tous les adolescents de Soubrebost et des environs, d'abord servir les maçons, avant de devenir ouvrier compagnon et, pourquoi pas?, maître compagnon, ce qu'il sera en effet. La Révolution de Juillet allait cependant bouleverser les projets familiaux. Son oncle et son père avaient entièrement pris à façon la construction de maisons à Villemomble que le commanditaire ne put financer. C'est là l'origine des dettes dont il est tant question dans les Mémoires.

Non sans raisons, on a surtout retenu du récit de Martin Nadaud, le dur travail du goujat, la description du garni de la rue de la Tissanderie, les périodes de chômage ou le mépris des Parisiens pour ces « mangeurs de châtaignes ». C'était là le lot commun des ouvriers du bâtiment, mais l'on a moins peut-être prêté attention à la singularité du parcours du jeune homme et d'abord à sa réussite professionnelle. Après son mariage, en 1839, il se fit tâcheron, prenant donc entièrement à sa charge la construction de maisons, comme l'avaient fait son oncle et son père à Villemomble. Il réalisa là de beaux bénéfices mais les risques financiers le firent cependant renoncer à

ce système pour être maître compagnon, chef de chantier dirions-nous aujourd'hui, et, de 1846 à 1848, il dirigea la construction de l'hôtel de ville de la place du Panthéon près de laquelle il logeait avec sa femme qu'il avait fait venir à Paris, à une époque où c'était encore peu courant.

À quoi Martin Nadaud devait-il sa réussite? À ses qualités propres sans doute, à une part de hasard (les deux accidents qu'il relate auraient bien pu le rendre infirme), au fait peut-être que son père était très connu dans la communauté creusoise, sûrement à l'instruction qu'il avait acquise – bien qu'elle fût encore à cette époque assez rudimentaire – moins chez ses maîtres de Pontarion et de Saint-Hilaire, chez qui il fut peu assidu et qui d'ailleurs n'étaient guère savants, que dans les écoles mutuelles parisiennes qu'il fréquenta assidûment. Et ce savoir, pendant plus de dix ans Martin Nadaud le fit partager à ses compagnons, tenant lui-même école, après sa longue journée de travail, dans la chambre qu'il partageait avec son ami Roby. C'était là un moyen de diminuer ses dettes mais aussi d'éveiller à la conscience politique ses compatriotes. Car Martin Nadaud était devenu, et depuis longtemps, un militant républicain, adepte même des théories de Cabet, qu'il voyait fréquemment, dont il vendait *Le Populaire* et qu'il fut tenté de suivre en Amérique. Meneur d'hommes, il avait été en 1840 à la tête de la manifestation ouvrière de Bondy. C'est en spectateur qu'il avait assisté à la révolution de 1830; il participa activement à celle de 1848 qui allait en faire un représentant du peuple.

*

* *

Voilà, le 1^{er} mars 1848, au palais du Luxembourg, Martin Nadaud installé dans un des fauteuils précédemment occupé par un pair de France: c'est qu'il était l'un des

délégués de la « Commission de gouvernement pour les travailleurs », plus connue sous le nom de Commission du Luxembourg, que le gouvernement provisoire avait dû instituer sous la pression de la rue. Pris par son chantier, il céda cependant vite sa place à son compatriote Bouyer, mais il ne résilia pas sa fonction de conseiller prud'homme à laquelle il avait été également élu. Il fut l'un des fondateurs de l'Association fraternelle des maçons et tailleurs de pierre, entreprise à forme coopérative. Surtout il fréquenta beaucoup les clubs et, le suffrage universel masculin institué, le voilà désigné comme candidat aux élections à la Constituante pour son département d'origine. Connu à Paris, il ne l'était guère dans la Creuse et sa candidature dut seulement à l'entourage de Pierre Leroux d'être retenue par le comité républicain de Guéret. Mais furent élus les notables traditionnels. En revanche, l'année suivante, c'est bien la liste des démocrates-socialistes qui l'emporta, Martin Nadaud, resté à Paris où sa femme était gravement malade, arrivant en quatrième position. On allait voir un maçon à la tribune. Car ce furent 21 interventions qu'y fit le Montagnard Nadaud, souvent sous les huées d'une assemblée largement dominée par les monarchistes et les modérés, moins agressifs il est vrai quand il s'agissait de propositions touchant les grands travaux (le bien connu « À Paris, lorsque le bâtiment va, tout va » lancé le 7 mai 1850 fut largement approuvé par tous) que quand Martin Nadaud s'en prenait aux dispositions portant atteinte à la dignité de l'ouvrier, comme l'article 1781 du code civil disant qu'en cas de contestation la parole du maître prévaut sur celle de ses employés. Et quand Émile Girardin avança dans son *Bien-Être universel* l'idée d'une candidature ouvrière aux présidentielles de 1852, à qui pensa-t-on, sinon à Martin Nadaud, et c'est bien cette popularité qui le fit arrêter au petit matin du coup d'État et conduire à Mazas

puis à Sainte-Pélagie. Son nom figura en septième position dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852. S'ouvraient pour lui, après un passage en Belgique, 18 années d'exil en Angleterre.

*

* *

Les premières années furent difficiles, beaucoup plus que ne le laissent entendre les *Mémoires*. Non pas que reprendre la truelle fût regret à l'ancien maçon, bien au contraire. Mais il lui fallait travailler le ciment, lui qui n'avait connu que le plâtre. Il y avait l'obstacle de la langue, les soucis familiaux : sa femme décédée, sa fille à La Martinèche, la mort de sa mère, l'isolement de son père. Les dissensions entre proscrits lui étaient insupportables et il se considérait comme coupable de n'avoir pas su défendre la République.

Au moins pouvait-il compter sur quelques amis, au premier rang desquels Louis Blanc, et ce sont ces amis qui le poussèrent, en 1855, alors que la crise sévissait dans le bâtiment, à devenir professeur de français. Cachant soigneusement son ancienne condition de travailleur manuel, il exerça d'abord dans de petits établissements sans importance où il ne gagnait guère. Mais, dès 1858, il fut engagé à l'école préparatoire militaire de Wimbledon où la force physique de Mr Martin, professeur de français et d'histoire, faisait l'admiration des élèves dont il suivait les compétitions sportives.

L'amnistie de 1859 lui permettait de retourner en France. Comme Victor Hugo et d'autres, il refusa mais revint assez régulièrement à La Martinèche où mourut son père en 1868 et à Paris où, après un séjour londonien, vivait sa fille, mariée à un constructeur de fours pour boulangeries, Victor Bouquet.

Mais, surtout, c'est en Angleterre que Martin Nadaud acquit la culture qui lui manquait, s'intéressant à tout, aussi bien à l'histoire, à la géographie, à l'économie politique qu'à l'astronomie. C'était certes une nécessité pour lui qui, du moins le dit-il dans sa correspondance, enseignait le jour ce qu'il ne savait pas la veille. Mais c'était aussi parce qu'il gardait l'espoir de jouer à nouveau un rôle politique en France et qu'il voulait ce jour-là être capable de tenir tête aux ennemis de la République. En 1854, il avait voulu découvrir les grands centres industriels du pays; il s'était émerveillé du cosmopolitisme de Liverpool et s'était mis alors à penser que l'avenir de la France était au-delà des mers. Il n'oubliait cependant pas ses compagnons d'autrefois et ses « Lettres anglaises » parues en France, de 1868 à 1870, dans le *Réveil* de Delescluze se proposaient de montrer aux ouvriers français comment, par l'union et les luttes tenaces, leurs homologues anglais avaient pu améliorer leur sort. Rentré en France, Martin Nadaud demeurera un anglophile convaincu.

*

* *

Le 4 septembre fut proclamée la République et le 6 Martin Nadaud qui, dans les derniers mois de l'Empire, avait fait la connaissance de Gambetta, fut nommé préfet de la Creuse. Comme beaucoup de préfets de la Défense nationale, il était originaire de son département, était franc-maçon, avait été une victime du coup d'État mais manquait totalement d'expérience administrative. Dans ses six mois de préfecture Martin Nadaud passe sans doute trop vite sur les difficultés qu'il rencontra et, s'il réussit tant bien que mal à équiper les « mobilisés » du département, ceux-ci ne purent être dirigés sur Châteauroux qu'à la veille de la capitulation de Paris.

Dans les mois qui suivirent, alors qu'il avait démissionné dès le 6 février pour imiter Gambetta et que la liste républicaine où il figurait avait été entièrement défaite aux élections du 8, sa gestion fut vivement critiquée, et il fut même accusé bien à tort — lui si honnête — de malversations dans les marchés qu'il avait passés, ce qui le meurtrit profondément.

Son rôle dans la Commune de Paris fut effacé mais il sera un farouche partisan de l'amnistie des condamnés. En novembre 1871, il fut élu conseiller municipal de Paris pour le quartier du Père-Lachaise. S'occupant des travaux, de la reconstruction de l'Hôtel de Ville, des logements insalubres, des écoles, l'ancien maçon était parfaitement à l'aise dans cette assemblée. Il fit paraître en 1872 son *Histoire des classes ouvrières en Angleterre*, donna des conférences, fournit des articles à la République française de Gambetta. Après le vote des lois constitutionnelles, se posa la question de savoir où il serait candidat : la Seine ou la Creuse. Ce fut la Creuse.

*

* *

Dès le premier tour, le 20 février 1876, Martin Nadaud fut élu député de l'arrondissement de Bourganeuf. Il fut, bien entendu, l'un des 363 protestataires contre la nomination du ministère de Broglie pris hors de la majorité et, à la suite à la dissolution de la Chambre, il fut réélu le 16 octobre 1877. En 1881, il n'eut même pas de concurrent. En 1885, où fut instauré le scrutin de liste départemental, il fut le seul élu du premier tour mais le retour au scrutin d'arrondissement en 1889 lui fut fatal. La campagne fut rude. Il n'avait plus seulement des adversaires à droite, mais aussi à gauche, étant devenu, disaient bien injustement certains, un bourgeois traître à la classe ouvrière. On le fit même passer pour sénile. Surtout lui fit défaut

une solide implantation locale. Par principe, Martin Nadaud n'avait jamais sollicité un autre mandat que celui de député et il estimait que le rôle d'un élu du peuple n'était pas de serrer les mains dans les foires, ce que savait bien faire Émile Coutisson qui lui succéda. Depuis 1882, il était l'un des trois questeurs de la Chambre et logeait au Palais-Bourbon. Cette fonction l'obligeait à rester à Paris en dehors des sessions parlementaires et il résidait peu chaque année à La Martinèche. Et puis il avait de grands soucis. Son gendre était décédé en 1879, sa fille en 1881 et, à 66 ans, Martin Nadaud avait eu à s'occuper de ses trois petits-enfants, dont Louis, le plus jeune, n'avait que dix ans à la mort de sa mère. Les deux filles furent vite mariées, l'une avec un banquier, Alphonse Bertrand, l'autre avec son ancien secrétaire, Henri Lombard, mais l'avenir du garçon, pas toujours très sage, fut sa grande préoccupation.

Durant les 13 années de son mandat, Martin Nadaud fut un député des plus actifs, reprenant en les actualisant les grands thèmes de ses interventions des années 1849-1851 : ce furent ses propositions sur les grands travaux à entreprendre, sur les retraites ouvrières, sur la diminution du temps de travail, sur les logements insalubres, sur l'assistance aux vieillards, sur la suppression du livret ouvrier... Son nom est resté attaché à la loi sur les accidents du travail, seulement votée en 1898, l'année même de son décès, mais dont il avait formulé le principe dès 1880 : à l'employeur de prouver sa non-responsabilité et non plus à l'employé de prouver la responsabilité de l'employeur. Martin Nadaud était en avance sur son temps et la plupart de ses propositions ne furent en effet concrétisées que bien plus tard, à l'exception toutefois de la loi sur les écoles manuelles d'apprentissage, adoptée dès 1880.

Martin Nadaud n'était pas un révolutionnaire mais il s'emportait quelquefois à la tribune, s'impatientant de la

lenteur des progrès sociaux en France. Aux raisons humanitaires s'ajoutaient d'autres préoccupations, celle de voir cette lenteur profiter aux bonapartistes et celle aussi de voir la France dépassée en ce domaine par des régimes monarchiques comme l'Allemagne ou l'Autriche.

*

* *

Après son échec, Martin Nadaud vint s'installer à La Martinèche. Il y vécut chichement, en compagnie de sa fidèle servante Mariette. Il n'existait pas alors de retraite pour les anciens parlementaires. Il avait aussi perdu une somme importante dans la faillite du successeur de son gendre, ce qu'il avait accepté avec philosophie, écrivant à Louis en juin 1891: «C'est quand on éprouve des malheurs de ce genre que l'homme doit faire appel à toutes ses forces morales pour ne pas se laisser abattre». Les jambes ne portaient plus l'homme robuste qu'il avait été et il ne voyait guère. Il eut des joies cependant: celle, en 1893 de la défaite de Coutisson, battu par Desfarges, un ancien maçon; celle de la prospérité de la banque Bertrand; celle de la nomination d'Henri Lombard comme médecin militaire; celle surtout de Louis, marié en 1895 avec la fille d'un de ses vieux amis, promu sous-préfet en 1897 après avoir été administrateur de commune mixte en Algérie.

Dès 1890, Martin Nadaud s'était attelé à la rédaction des *Mémoires de Léonard* dont le début parut, du 27 décembre 1891 au 21 mai 1893, sous le titre «Extraits de la vie de Martin Nadaud» dans *Le Marchois*, hebdomadaire bourganiaud, propriété de Duboueix. Celui-ci sera l'éditeur, en 1895 de l'édition complète. Un inspecteur primaire, Henri Germouty, en donnera en 1912 une édition abrégée à destination scolaire.

Martin Nadaud mourut le 28 décembre 1898 et ses obsèques civiles eurent lieu en présence d'une foule immense le 31. Le 12 octobre 1902, sous la présidence de Gaston Doumergue, alors ministre des Colonies, fut inaugurée devant le tribunal de Bourgneuf sa statue en bronze (due à Thérèse Quinquaud) qui fut envoyée à la fonte en 1942. L'imposant monument fut remplacé en 1954 par un buste inauguré par Paul-Boncour. Celui-ci, en tant que ministre du Travail avait eu la charge de faire appliquer la loi sur les retraites ouvrières votée en 1910 et dont le député de la Creuse avait été l'un des initiateurs... en 1879!

Telle fut la vie de Martin Nadaud. Ce fut une vie digne, et l'on sait combien ce mot revient dans ses écrits et ses discours. C'est qu'il s'agissait pour lui de montrer que le peuple avait autant de qualités morales, sinon plus, que les catégories aisées ou bien nées et que les « classes laborieuses » n'étaient certes pas les « classes dangereuses ».

Daniel Dayen est l'auteur de *Martin Nadaud, ouvrier maçon et député (1815-1898)*. Cinq années de travail et de recherches font de cette biographie le meilleur ouvrage historique jamais écrit. Faute de réédition, cet ouvrage est difficile à trouver en librairie. (Éditions Souny)

